

## LE PROFESSEUR FACE A UN ENVIRONNEMENT DIFFICILE.

Après avoir précisé que j'offrais un aperçu du cadre de réflexion proposé pendant 6 jours à des professeurs débutants sur l'Académie de Créteil, nous avons échangé autour de la problématique suivante :

« J'appelle environnement difficile, un cadre où s'exprime une hostilité manifeste, face à un individu qui se trouve alors désemparé. »

Cette hostilité peut se manifester par des refus de travail ou d'autres attitudes plus ou moins violentes, qui le plonge dans un sentiment d'impuissance.

Une première remarque s'impose : cette hostilité peut être plus ou moins bien supportée (selon notre état général et notre positionnement).

Au bout du compte si nous voulons faire face à la situation, il ne suffit pas d'examiner seulement la réalité mais bien comment nous nous positionnons face à elle. C'est pourquoi je ne pense pas que l'on puisse progresser sur cette question sans passer par le détour de la réflexion : « qu'est-ce qu'une difficulté pour chacun d'entre nous » ?

Les difficultés que nous rencontrons sont évidemment multiples. Il y a un terrain commun aux difficultés que je propose de commencer à explorer.

Pour y voir plus clair, je propose de regrouper les difficultés en trois grandes catégories :

- les difficultés sensibles-relationnelles (liées à la façon dont on se comporte dans un échange) ;
- les difficultés concrètes (liées à la façon dont on réagit face à un emploi du temps, une salle, un énoncé difficile etc.) ;
- les difficultés de représentation (du bon élève, du travail, de l'efficacité etc.).

Même si ces catégories sont souvent étroitement entremêlées et coexistent, l'expérience montre néanmoins qu'habituellement une dominante règne.

D'une façon assez générale, chaque zone comporte une logique qui lui est propre.

Les difficultés sensibles sont amplifiées par des stratégies inadaptées, une implication insuffisante ou des systèmes de valeurs trop éloignés.

Les difficultés concrètes peuvent être amplifiées par des contraintes estimées trop fortes, nos modes de réactions ou encore des méthodes inappropriées.

Les difficultés de représentation renvoient à des questions structurelles et symboliques et posent la question du sens de ce qui est mis en place et qui n'est visiblement pas partagé.

Nous avons observé par exemple qu'il y avait autant de représentations du métier de professeur que d'individus présents. Du côté des élèves, c'est pareil. Exprimer sa vision du métier par rapport aux élèves, tout en disant qu'il y en a d'autres désamorce bien des problèmes.

Lorsque nous nous mettons dans la position de considérer la difficulté comme étant le fait de raisons qui ne sont pas de notre fait, il devient difficile, voire impossible de pouvoir la surmonter.

Je propose alors de considérer qu'une difficulté peut être plus ou moins réelle ou imaginaire, stimulante ou bloquante.

Ce n'est pas parce qu'on est bloqué quelque part, qu'on ne peut pas ne pas avoir envie de dénouer la situation. Car il s'agit bien là de deux registres différents : la sensation d'impossibilité et la difficulté pour résoudre la situation.

Pour celui qui l'exprime, la difficulté est bien évidemment réelle. Mais c'est aussi à partir de là que l'on peut opter pour un choix : se plaindre pour dire qu'il n'y a pas de solution et que nous sommes victimes d'une situation que nous n'avons pas cherché ; ou bien faire face et chercher le positionnement adéquat pour dépasser ou relativiser la difficulté.

L'extrême limite étant de changer de métier (après avoir essayé de changer d'établissement !).

Puis nous avons échangé sur la nature de la difficulté de chacun d'entre nous, en indiquant qu'il ne s'agit pas de la sous-estimer.

J'ai insisté sur l'importance de s'interroger sur la qualité de nos relations avec les élèves, d'examiner le langage que nous utilisons, les gestuelles que nous employons et de saisir les incidences qu'elles peuvent avoir (au passage je remarque que la formation des enseignants manque cruellement d'observation de ce type).

Enfin le temps nous manque pour réfléchir sur la façon dont nous abordons un conflit, avec une idée simple au départ : un conflit résulte toujours du maintien chez chacun des deux protagonistes de la certitude qu'il a raison.

Si je tentais de résumer :

Le fait d'être désemparé est le résultat d'une crispation sur une situation, paralysie qui fait entrevoir celle-ci comme impossible à faire évoluer.

Cette crispation provient d'un positionnement (la plupart du temps récurrent et non identifié comme tel, qui fonctionne comme une évidence). Ce positionnement engendre la certitude qu'il n'existe aucune bonne solution. Tout se passe comme si cette certitude provoquait la crispation et empêchait d'entrevoir une issue possible.

Elle opère en objectivant la situation et nous murmure : « c'est comme ça ou ça sera comme ça et pas autrement ».

La voie la plus féconde pour en sortir est de parier sur un autre *possible*.

Même si l'on ne voit pas clairement la nature de cet autre *possible*, une foule de choses peuvent être mises en pratique : commencer par faire différemment ce que l'on a l'habitude de faire et évaluer ce qui se passe. (Respirer autrement, baisser la voix, changer de geste, de ton, voire de vêtement), pour finir éventuellement par modifier la représentation de sa mission.

Je me tiens à la disposition de chacun pour toute question.

Antoine Valabregue

Antoine.valabregue@wanadoo.fr